

Pour votre texte, utiliser obligatoirement les contraintes écrites en rouge puis, en choisir 7 autres parmi celles proposées

Mai 2022... *La bibliothèque aux histoires* de Khanh Nguyen

Nombre de mots maximum du texte	Incipit	Dernier mot du texte	Votre contrainte supplémentaire	Un sens ou une émotion	Date ou horaire précis	Prénom et nom d'un personnage	Nombre et type de mots imposés	Genre textuel	Référence culturelle	Un objet insolite	Un(e) auteur(e)	Une onomatopée	La météo
476	Il y a un peu plus de quatre cents ans, (mais il semble que c'était hier) « <i>Le roman de Rabelais</i> », Michel Ragon	Frontières	Tout ou partie d'une phrase à piocher dans un des textes du mois précédent (pas dans le vôtre !)	Etonnement	A l'aube en automne ou au printemps	Serindë Zumcas	Trois mots en latin	Ecrire en « je »	Des contes d'Andersen	Un haut de forme	Marie Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy	Sapristi !	Noms de vents d'ouest



Il y a un peu plus de quatre cents ans, (mais il semble que ce soit hier), derrière le rideau de hêtres qui entouraient la ferme, j'admirais à l'est le soleil levant qui semblait avaler les quelques étoiles qui traînaient encore dans le ciel. Je venais de donner à manger aux poules lorsque ma mère m'appela pour me rappeler qu'aujourd'hui, était le jour du colporteur. Elle avait préparé pour moi, sur un bout de la table, un bol de lait frais et une tranche de la miche juste sortie du four.

Nous étions le 15 mai de l'an 1610. Transporté par l'ouêstier¹, le parfum suave des lilas en fleurs venait nous chatouiller les narines et cette journée semblait commencer sous les meilleurs auspices.

Le colporteur ! je ne risquais guère de l'oublier.

Il agitait une clochette pour alerter le village de son arrivée. Tout un monde, hommes, femmes, enfants s'agglutinaient autour de sa carriole pour acheter, suivant les besoins, des articles de toutes sortes, rubans, fils de couleur, objets en fer blanc, coutellerie, mais aussi, pommades et potions. Enfant, je venais avec ma mère écouter son bagout et je lorgnais du côté de ses quelques livres et images d'Epinal.

Depuis deux-trois ans, grand ado, je venais aussi pour les beaux yeux de la jeune Marielle que, dans le creux de mon cœur, j'avais nommée Serindë car, comme la jeune héroïne des contes qu'écrivait un jour Tolkien, elle tissait et brodait à merveille.

Lorsque j'arrivai sur la place, Sapristi ! Le Toine Zumcas tentait une approche vers elle. Elle tenta de s'éloigner, cela me rassura. Si seulement elle avait pu marcher facilement jusqu'à la boulangerie, mais non, elle était condamnée à attendre et à ronger son frein².

Un silence inhabituel régnait sur la place. J'en fus soudain surpris. Comme je tournai le regard vers le colporteur, je remarquai qu'il portait un haut de forme entouré d'une large ganse noire.

Lorsqu'il annonça aux nouveaux arrivés la mort de notre bon roi Henri assassiné la veille par un méchant Ravailac, bien que protestant, comme nombre d'entre nous, je me signai et murmurai : « Requiescat in pace ».

Il fallut un long temps pour que nos villageois reprennent leurs esprits et la vie ses droits.

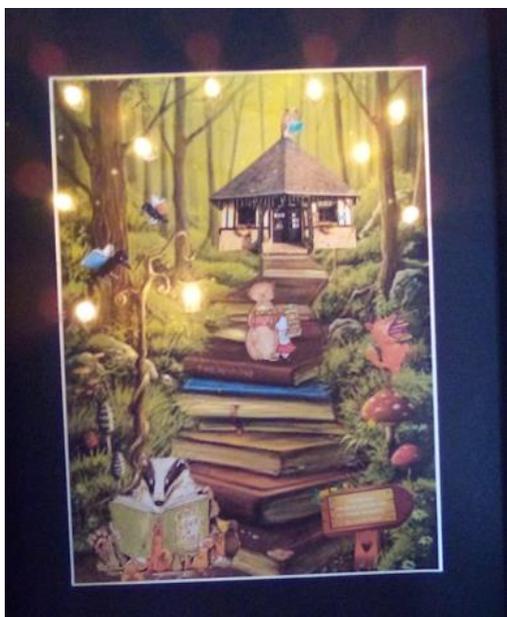
Après avoir fait les emplettes indiquées par ma mère, je fouillai le coin des livres et illustrations. Ma petite sœur étant friande de contes, j'aurais été heureux de lui offrir *Gracieuse et Percinet*. Hélas, il était trop tôt pour lire la baronne d'Aulnoy qui ne naîtrait dans notre belle province qu'en 1652, tout pareil pour *La petite sirène* ou *La petite fille aux allumettes* dont l'auteur, un certain Hans Christian Andersen, danois de naissance, ne verrait le jour que bien loin dans l'espace et dans le temps. J'en fus quelque peu dépité.

Lorsque j'entendis la cloche de l'église sonner sept heures, je réalisai que j'avais dormi. Nous étions bien le 15 mai mais de l'année 2022 !

Entre le rêve et la réalité, combien est ténue la frontière. – Any -

¹ Ou vent d'aval, vent d'ouest qui souffle sur la Normandie

² Texte d'avril de Corinne



Il y a un peu plus de quatre cents ans, (mais il semble que c'était hier). Si c'était le compte à rebours ce serait peut-être demain, le temps est facétieux il aime jouer, nous surprendre et nous étonner, il nous fait rire courir et pleurer, pour les pieds de nez il est fort aussi, et quand il finit de jouer nous laisse nous reposer...

Depuis mon très jeune âge, à commencer par les toute premières années, je me suis pris au jeu avec le temps. J'essayais souvent de lui faire peur et ça juste pour mieux cacher la mienne, tromperie enfantine que j'aimerais pouvoir refaire maintenant !

Dans mes rêves d'enfant il y avait un faucon pèlerin qui, à mon grand étonnement me parlait dans ma langue, comme un vrai copain et m'emmenait sur ses ailes traverser des pays lointains extraordinaires. Il aimait se faire appeler *falco peregrinus fidelis*, caprice qui me plaisait bien mais que je trouvais un peu long et pour l'embêter je l'appelais Kayak Frappé, ou Frappé pour les intimes.

Un beau jour à l'aube, c'était le printemps, il toqua à ma fenêtre un livre au bec et m'invita faire une balade à contretemps, une séquence de voltige pour vivre une journée d'émotions parées d'« extra ».

A peine finit-il sa phrase que je fus déjà accroché à ses ailes. J'ai mis deux marques-pages, me dit-il, aux deux pages des contes d'Andersen que je préfère ; lis-les pendant le voyage, nous en reparlerons un peu plus tard, moi je me reposerai et toi tu m'en liras des passages.

Les cygnes sauvages et La Petite Poucette, les pages tournaient toutes seules, mes yeux suivaient les lignes en leur enfilades serrées, des images apparaissaient, les personnages m'entouraient et me tendaient les bras, des amis comme je n'en avais jamais eus...

Réveille-toi, me cria Kayak tout en me piquant doucement de son bec les joues et le nez. Nous sommes arrivés, regarde !

Magique, c'était magique, une clairière dans un petit bois, des lucioles, copines de la nuit, étaient venues m'ouvrir le chemin vers une maisonnette, petite lumière émergeant des branches et des feuillages. Devant, un chemin en escalier montait jusqu'à la porte, chaque marche un livre, souvent plusieurs superposés, ou un album illustré ou une bande dessinée, des titres des auteurs des histoires, chaque marche un arrêt, ouvrir les livres les feuilleter les lire, rêver... le temps à son tour se prenait au jeu.

Des pages tournaient autour de moi chuchotant tout bas tout bas des histoires invraisemblables. Un blaireau, plongé dans sa lecture des contes de Marie Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy, ne m'aperçut même pas. Un oiseau perché sur une branche picorait les mots à une vitesse folle. Un renardeau glouton et affamé avec une pile entière dans sa gueule, lança un « Sapristi ! » étouffé, comme pour dire y a trop de monde ici ! Et c'est sur ce dernier mot qu'il tourna les talons et se dirigea vers sa tanière pour lire en paix.

Devant mon émerveillement, Kayak Frappé se posa sur une pierre prit un livre dans le tas et se tut... Seules les feuilles des livres parlaient doucement tout en se tournant les unes sur les autres au gré des émotions de chacun.

Entre rêve et réalité je ne connaissais pas de frontières. – Diana -



Il y a un peu plus de quatre cents ans, (mais il semble que c'était hier)

Je suis surpris quand Serindé Zumcas me dit joyeusement « A priori je suis had hoc pour te donner mon curriculum vitae ».

Dans son haut de forme, il est là, devant moi, un peu timide, mais tellement féérique comme sorti d'un conte d'Andersen.

En effet, cet ami est à la recherche d'un travail, et je veux l'aider dans ses démarches. Mais, il est prestidigitateur !

Étonnant, n'est-ce pas ?

Ainsi l'autre jour, je rangeais les livres de ma bibliothèque où j'avais accroché au mur un tableau de Khanh Nguyen, il me dit en regardant le tableau :

« Sapristi ! Par tous les vents du ponant, je t'invite à entrer dans ce tableau.

« Quoi ! Tu peux faire cela avec ta magie ? ».

Aussitôt dit, un escalier de livres s'est déplié, nous invitant à entrer et visiter le tableau. C'était le matin du premier jour de l'automne, et la forêt du tableau avait déjà sa couleur merveilleuse. On marchait tous les deux sur le chemin de feuilles et de pages qui menait à la bibliothèque peinte dans le tableau quand on entendit hurler :

« Mais non d'un non, c'est notre tableau ! Vous n'avez pas le droit d'être là ! »

Des petites phrases lumineuses, en forme de lutins sortis d'un conte d'Andersen, nous interdisaient de passer! Je tapais alors fortement du pied, peut-être un peu trop fort, et soudain tout a basculé. Après un grand et long silence, tout est redevenu normal comme avant.

Rêvais-je ? Non !

Mon ami était à côté de moi et riait de mon aventure. Il aime nous surprendre avec son monde magique et nous ramener ensuite dans le réel. Justement le réel, j'y reviens! Il faut absolument que j'aide mon ami Serindé dans sa recherche d'emploi. D'ailleurs, cher lecteur, si vous avez des connaissances dans ce domaine, n'hésitez pas, contactez moi.

Serindé a un talent fou qui dépasse les frontières. – Michel -



Il y a un peu plus de quatre cents ans (mais il semble que c'était hier), moi, Marie Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy, je vins au monde, dans un environnement rural et privilégié.

Très tôt, je m'échappai dans le jardin de la propriété, en général à l'aube, en automne ou au printemps, pour observer les fleurs mais surtout la vie minuscule qui y fourmillait ; plus tard, je m'enhardis à pénétrer dans les bois alentour où j'acquis une connaissance approfondie de la faune et de la flore, stimulant aussi mon imaginaire déjà fertile.

Mais il me fallut attendre l'âge adulte pour me consacrer pleinement à ma passion pour les contes, renouant là avec mes souvenirs d'antan...

Justement, un jour où je rêvais sous un vieil arbre à la lisière de la forêt, je crus voir passer un blaireau coiffé d'un haut de forme, se faufilant bien vite entre les fougères qui couvraient le sol. Sapristi ! Encore sous le coup de mon étonnement, je tentai de me persuader que mon imagination me jouait un tour quand je discernai bientôt le pelage roux d'un renard. Celui-ci se tenait debout, et tentait de contenir entre ses pattes avant...une pile de livres !?

Je décidai de suivre les deux animaux qui s'enfonçaient plus profond dans la forêt. Mais par un phénomène étrange, je n'avais pas peur et remarquai bien vite que les lucioles balisaient le chemin que suivaient les compères.

Je débouchai dans une petite clairière au milieu de laquelle était installée une adorable maison octogonale à toit pointu, bercée par la douce lumière du soleil tamisée par les feuillages et des lucioles qui figuraient une guirlande décorant une guinguette.

L'escalier qui y menait semblait fait de livres empilés ; des petits rongeurs écoutaient en silence une histoire que leur lisait le blaireau, formant un cercle autour de lui. J'hésitai à m'avancer plus avant, de peur d'être persona non grata et de briser le calme enchanteur qui se dégageait de cet endroit mais en fait, c'est une belette qui m'aborda, avide de partager sa mésaventure récente :

« Je voulais prendre un ouvrage dans l'armoire de la bibliothèque et l'étagère s'est détachée. Tous les livres sont tombés sur moi. »

Elle me présenta l'endroit comme la bibliothèque de la forêt, visiblement fort fréquentée, et me fit promettre de ne jamais révéler son emplacement exact.

La bibliothécaire fourmillait d'idées auxquelles tous adhéraient, que ce soit des jeux de pistes à la découverte des arbres remarquables, des champignons extraordinaires, des papillons colorés ; ou bien encore des expositions temporaires où chacun collaborait en apportant un objet insolite. Il était même en projet d'ouvrir tout l'été avec lecture en accès libre, y compris pour les migrants qui ne faisaient que transiter quelques jours...

Après tout, l'amour des livres n'a jamais eu de frontières. – Corinne -



« *Il y a un peu plus de quatre cents ans, des personnages extraordinaires se promenaient dans ce jardin...* »

Suivant la visite depuis près d'une heure, j'écoutais la guide d'une oreille un peu distraite quand, **étonnée** par cette phrase, mon attention fut réveillée.

Arrivée hier en Val de Loire pour quelques jours, j'avais décidé de découvrir des châteaux peu ou pas connus. C'est ainsi que j'avais franchi la grille du grand portail du Château du Rivau dont l'affiche publicitaire avait attiré mon œil. On y voyait un blaireau lisant un grimoire et qui disait : « *Nom d'une pipe on peut plus lire tranquille dans cette maison ? C'est quoi ce barouf ?* ». Je me rappelle avoir alors pensé qu'il ne lui manquait plus qu'un **haut de forme** pour appartenir à la grande famille des animaux des contes merveilleux, ceux qui avait bercés mon enfance, que j'avais ensuite racontés à ma fille puis à mes élèves. Je n'avais pas tort.

En effet... mais, revenons à notre guide qui, vous l'ai-je précisé, s'appelait **Serindë Zumcas** (ça ne s'invente pas !)

« ... se promenaient dans ce jardin, à l'abri des regards et éloignés de tout être humain. Pour les apercevoir sans les effrayer, il fallait se lever **à l'aube, soit en automne, soit au printemps** mais rester discret. Pourtant, depuis fort longtemps, leur réputation avait franchi les frontières du Val de Loire et on venait de loin pour les voir.

C'est ainsi que ce château a accueilli des hôtes prestigieux : Charles Perrault, Marie Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy mais aussi Jacob et Wilhelm Grimm sans oublier Hans Christian Andersen et Lewis Carrol. Chacun d'eux, émerveillé par tant de beauté, a emporté en son cœur l'esprit de ce lieu et, dans leurs contes, on peut le retrouver. Avançons, voulez-vous ? »

La guide nous emmenait au cœur de la forêt qui bordait le château. La lumière y pénétrait à peine et pourtant, il faisait encore jour, des lucioles éclairant notre chemin. Et quel chemin ! Nous avons abandonné l'allée gravillonnée pour poser le pied sur une mousse moelleuse et maintenant je marchais sur... des livres ! Marcher sur des livres, pour moi c'était un sacrilège mais **sapristi !** j'étais maintenant happée par la curiosité et ne serais revenue sur mes pas pour rien au monde « *Alea jacta est* », me suis entendu murmurer...

J'avais bien fait de persévérer. Après avoir encore grimpé un escalier dont les marches étaient encore des livres, nous étions arrivés dans une clairière et là... Et bien, je ne pourrais vous dépeindre le spectacle qui s'offrait à nos yeux ébahis. Je ne peux que vous offrir cette gravure qui, réalisée sitôt mon retour à l'hôtel, pourra peut-être vous donner une idée de notre découverte. Sinon, le mieux serait que vous vous rendiez vous-même au Château du Rivau et que, du réel acceptiez de passer les **frontières**. – **Hélène** -



Il y a un peu plus de quatre cents ans, (mais il semble que c'était hier), je rencontrai Serindë Zumcas l'habile. Non loin de sa maison, elle était affairée à des travaux d'aiguilles, tissant sous les arbres tandis que le jour pointait. Cette jeune femme m'intrigua. C'est elle que je choisis alors, pour sa délicatesse, pour l'aube. Je revenais d'un long voyage et apportais avec moi mille histoires. Je comprenais que pour les partager, il me fallait prendre forme humaine.

Quel ne fut pas son étonnement lorsque je me matérialisai brusquement devant elle. Elle s'écria « Sapristi ! » et bondit de son tabouret. Je lui soufflai alors qu'elle ne devait pas me craindre, que je venais simplement lui conter des aventures qu'elle pourrait ensuite tisser. Hypnotisée, elle s'assit et écouta l'histoire de Valdemar Daae et de ses filles.

- Je connais le détroit du Grand-Belt, me dit-elle, songeuse, à la fin du récit. J'y suis allée enfant.
- Je connais des histoires bien plus lointaines, répondis-je. En voudrez-vous de nouvelles ?
- Oui.

Je repartis sur un signe de tête, m'évanouissant dans l'air comme un rêve. Serindë reprit ses aiguilles et se remit au travail.

Je décidai d'observer le rituel matinal et revins régulièrement avec de nouvelles histoires. Tantôt je lui parlais de l'Oiseau bleu, tantôt de la Biche au bois. Mes personnages portaient tantôt des guenilles, tantôt un haut-de-forme. La variété des contrées et des personnages enrichissaient les créations de Serindë qui en demandait toujours plus.

Lorsque, plus tard, je lui rapportai l'histoire de mes compères Vendavel et Poniente, tout disparut autour de nous. Elle me posa mille questions sur ce qu'ils avaient vu près du Djebel Tarik. Je lui répétai comment, d'un pas puissant, un demi-dieu avait fendu l'océan pour s'y frayer un passage, atteignant ainsi les limites du monde connu. Il y avait gravé « NEC PLUS ULTRA » afin d'indiquer à tous qu'il ne fallait pas aller plus loin.

- Je veux voir ce nouveau détroit dont tu me parles.
- Je ne peux t'y emmener, je peux simplement te le conter.
- S'il avait su, ce géant, combien de merveilles se trouvaient au-delà de ces rochers...

Elle sourit, me regarda m'envoler et inspira profondément. Elle se pencha sur son ouvrage et lorsque le jour se coucha, elle contempla les deux colonnes de fils tissés reliées par les mots PLUS ULTRA : elle savait désormais qu'il n'y avait pas de frontières. – Lucie

-Vendavel : Maroc, vent d'ouest qui traverse le détroit de Gibraltar / Poniente : Espagne, vent d'ouest qui traverse le détroit de Gibraltar.

-Andersen, « Le Vent raconte l'histoire de Valdemar Daae et de ses filles », 1859

-L'Oiseau bleu, La Biche au bois : contes de la baronne d'Aulnoy

-En tapant sur le sol, Hercule fait naître un séisme qui provoque la formation de deux colonnes rocheuses à Gibraltar, appelées depuis les colonnes d'Hercule. Ce lieu lui semblant être les limites du monde, il y grava « nec plus ultra », ce qui signifie « limite à ne pas dépasser ». Le sens initial de l'expression a évolué vers la notion de perfection : c'est forcément parfait puisque l'on ne peut pas aller plus loin !



Il y a un peu plus de quatre cents ans, mais il me semble que c'était hier, je naissais.

Depuis, je contemple le monde et ses hommes. Je ne me préoccupe plus du temps qui passe. Que ce soit l'aube ou le crépuscule, l'automne ou le printemps ... Qu'importe.

De mon vivant, j'ai dû me plier au carcan de la société d'alors, si peu bienveillante. Faire l'éloge tout en dénonçant, voilà bien à quoi j'excellais. Pour conter l'immoralité et la sottise, je m'étais inspiré des Anciens. Les animaux me furent de merveilleux assistants. Je ne les ai pas utilisés uniquement dans le but de leur faire exprimer des vérités dérangeantes, mais j'avais à cœur de montrer que les animaux font partie du Vivant, et, qu'à ce titre ils ont droit au respect et à des égards.

J'avais à cœur d'instruire tout en plaisant. J'ornais la morale d'un récit amusant ou même burlesque. Parfois, mes fables étaient teintées de lyrisme ou de mélancolie. Je m'inspirais du temps qui passe et de la fin inéluctable de toutes choses. Je remplissais des pages et des pages jusqu'à ce que la fatigue me fasse perdre raison.

Paradoxalement, on m'a aussi traité d'immoral quand, à la lecture de mes récits, on ne pouvait que faire ce triste constat : « homo hominis lupus ». L'homme est un loup pour l'homme. Cruauté, fourberie, duplicité, mensonge, orgueil ... Je pouvais puiser à loisir dans le terreau des travers humains pour façonner mes histoires.

Aurais-je inspiré d'autres écrivains ensuite ? J'ai la faiblesse de le croire.

La baronne d'Aulnoy a écrit quelque temps après moi. Ses contes, peuplés de rois et de reines, de princesses malheureuses, mal mariées, et de créatures imaginaires, grenouille bienfaisante ou dragon mi-lion mi-femme, parlaient à mots déguisés de la condition féminine peu enviable du 17^{ème} siècle.

Bien plus tard, quand le haut de forme remplaça la perruque, Hans Christian Andersen publia à son tour des contes pour enfants. Avait-il lu mes fables lorsque lui vint l'idée d'écrire « l'escargot et le rosier » ?

Elles n'avaient peut-être pas encore été traduites en danois.

Quelle maxime aurais-je ajoutée à la fin du vilain petit canard ? Gardons-nous tant que nous vivrons de juger les gens sur leur mise ou on a toujours besoin d'un différent de soi. Sapristi ! On dirait que j'ai un peu perdu la main après toutes ces années !

Je constate que peu de choses ont changé. Il y a toujours des puissants et des faibles. Si je le pouvais, j'écrirais encore. Les animaux y tiendraient toujours une place de choix. J'y honorerais sans doute les espèces menacées d'extinction. J'y célébrerais la nature fragilisée par l'homme. Je dénoncerais les violences faites aux plus vulnérables. La cruauté, hélas, ne connaît pas de frontières.

Votre dévoué serviteur Jean de la Fontaine – Françoise -